

Leonardo Sciascia et Tomasi di Lampedusa

Leonardo Sciascia aurait eu 100 ans le 8 janvier dernier. Il a été une grande figure de la vie intellectuelle italienne de la seconde moitié du 20^e siècle, par ses romans, par ses essais et par ses engagements politiques. Il fait partie de ces écrivains italiens qui, à la manière de Carlo Emilio Gadda ou, aujourd'hui, Marcello Fois, utilisent le genre policier pour exprimer une réalité tout à la fois sociologique et métaphysique.

Sciascia parle avant tout de la Sicile, où il est né en 1921 et où il a toujours vécu. De la Sicile et des Siciliens. Les plus modestes, comme dans son tout premier livre, *Le parrocchie di Regalpetra*, ceux qui sont un peu moins modestes, comme dans les récits qui constituent son second livre, *Gli zii di Sicilia*, les dominants, comme dans son troisième livre, *Il giorno della civetta*, où, pour la première fois, et le premier, il met en scène l'ordre silencieux qui domine la campagne sicilienne, celui de la mafia. Il s'agit ici de la mafia historique, celle qu'il a connue au lendemain de la guerre après qu'elle eut été remise en selle par le débarquement américain de 1943.

Sciascia est l'auteur de quelques uns des livres les plus importants de la littérature italienne du 20^e siècle - *Il Consiglio d'Egitto*, *A ciascuno il suo*, *Il Contesto*, *Todo modo*, *Porte aperte...* -. Il y décrit une Sicile guère moins accablée, mais sans doute plus implacable, que celle peinte, à la même époque, par Tomasi di Lampedusa dans *Le Guépard*.

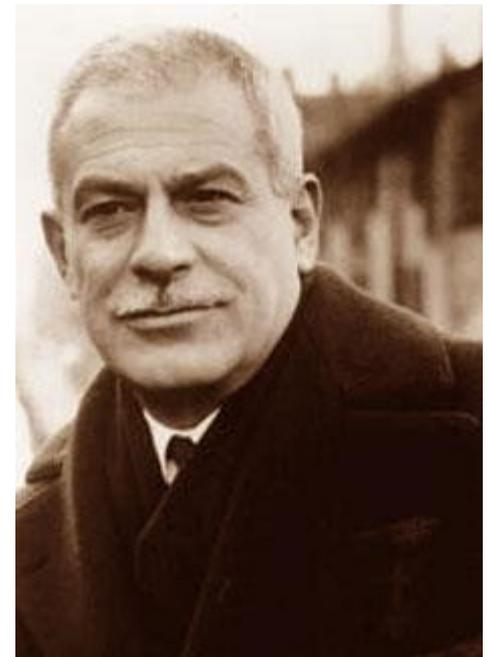
Sciascia et Lampedusa ne se sont pas connus, le second disparaissant en 1957, avant même la publication de son grand roman. Ils se sont pourtant rencontrés, ou plus exactement, affrontés, à travers la fiction. *Le Guépard* paraît en 1958 chez Feltrinelli. Le roman met en scène l'Italie de la fin du *Risorgimento*, Garibaldi et l'expédition des

Mille, l'unité « piémontaise » de 1861 et le regard désenchanté sur ces événements, sur la Sicile et l'Italie nouvelle, et sur lui-même enfin, d'un grand aristocrate du royaume des Deux Siciles. Or, quelques mois plus tôt, en 1957, Sciascia avait fait paraître, dans une revue, un court récit intitulé *Il Quarantotto*, dont l'action se déroule pendant les mêmes événements - en particulier l'expédition des Mille - dans les mêmes décors - Sciascia situe Castro, le village imaginaire de son récit, aux environs du lieu de la bataille de Calatafimi, Donnafugata, le village imaginaire de la famille Salina, est en réalité Santa Margherita Belice, situé à quelques kilomètres de là - et dont les personnages appartiennent aux mêmes milieux que ceux de Lampedusa. *Il Quarantotto* sera



repris dans le recueil *Gli zii di Sicilia* en 1959. Les deux auteurs, répétons-le, ne s'étaient pas concertés, ni même lus. Le contraste entre les deux textes, entre les deux démarches, est frappant et explique pourquoi, à la parution du *Guépard*, Sciascia se rangea, ou fut rangé, parmi les critiques les plus virulents du roman de Lampedusa.

Le Guépard connaît un succès public immédiat. La critique est plus réservée. La critique italienne de l'époque est ancrée à gauche : elle est dominée par la figure d'Elio Vittorini, sicilien lui aussi, qui dirige d'importantes collections chez Einaudi et Mondadori. Vittorini a refusé à deux reprises le manuscrit du *Guépard*, avant que celui-ci soit publié par Giorgio Bassani chez Feltrinelli.



Deux sortes de critique sont faites au roman de Lampedusa : l'une au nom du néo-réalisme, courant dominant de l'après-guerre. On reproche au romancier d'épouser le point de vue de l'aristocratie sicilienne. *Rinascita*, la grande revue culturelle du PCI éreinte le livre. L'autre critique, celle de Vittorini, est faite au nom de la modernité littéraire. Le Nouveau Roman vient d'apparaître en France, on est au début d'une période de recherche formelle qui culminera pendant les années 1960. *Le Guépard* est trop classique dans sa forme. Vittorini explique qu'il l'aurait trouvé intéressant s'il avait été écrit 40 ou 50 ans plus tôt.

Sciascia, dans un premier temps, va faire siens ces jugements. Il le fera publiquement

au cours d'une conférence à Palerme en janvier 1959, en présence de la veuve de Lampedusa. Il prend en particulier ses distances à l'égard du fameux discours adressé par don Fabrizio à Chevalley, l'envoyé piémontais de Victor-Emmanuel qui s'efforce de convaincre le Prince de devenir sénateur du Royaume de Sardaigne et de participer à la construction de la nouvelle Italie. « En Sicile, ce qui importe, ce n'est pas de faire le mal ou de faire le bien : le péché que nous, Siciliens, nous ne pardonnons jamais est simplement celui de "faire". Nous sommes vieux, Chevalley, très vieux... ». Cette Italie nouvelle n'est pas celle de don Fabrizio ; elle sera, à défaut, celle de Tancredi, son neveu, devenu riche par son mariage avec la fille d'un affairiste roturier et peu scrupuleux, don Calogero Sedàra, maire de Donnafugata.

Le jugement négatif de Sciascia sur le roman de Lampedusa vise principalement la peinture qui y est faite de l'aristocratie sicilienne. Les deux textes, *Il Quarantotto* et *Le Guépard*, mettent en scène la sortie du féodalisme : pour Lampedusa, les barons siciliens disparaissent ou s'allient aux vainqueurs, les bourgeois avides et sans scrupules du type Sedàra, auxquels ils apportent les bonnes manières et des siècles de civilisation. Pour Sciascia, au moment de l'expédition des Mille, ces nobles étaient déjà eux-mêmes, du moins nombre d'entre eux, des Sedàra. Sciascia ne les voit pas en Guépards, mais plutôt en hyènes... Pour écrire le *Quarantotto*, il a mené une enquête historique très sérieuse et s'est fait des aristocrates de la génération du Prince de Salina une image très négative : eux qui avaient appuyé l'action des libéraux en 1848, ont renié tous leurs engagements et toutes leurs professions de foi pour se soumettre de nouveau, et complaisamment, au roi napolitain. C'est précisément pour cette génération de la noblesse sicilienne, celle de l'arrière grand-père de Lampedusa, celle du prince Salina, que Sciascia a le plus de mépris. Le baron Garziano qui, dans son récit, occupe la place du Prince dans *Le Guépard*, n'a pas grand-chose à voir avec celui-ci, mais tout au contraire avec don Calogero Sedàra, le maire rusé mais grossier de Donnafugata.

Plus anecdotiquement, Sciascia est irrité par le mythe de l'aristocratie devenue à travers les siècles l'incarnation des valeurs de désintéressement, de courage, de raffinement culturel, et par cette image d'hommes menacés par la qualité même de leur niveau de civilisation que don Fabrizio dessine avec une certaine complaisance. Mieux, c'est le succès public du *Guépard* qui agace Sciascia. Car, au-delà des critiques faites dans les revues de gauche, les lecteurs de ces revues restent fascinés par le roman de Lampedusa : « Il y avait un fait d'ambiance pour moi assez irritant : la vérification à

Palerme du mot de Longanesi disant qu'«il n'y a pas de communiste qui, s'asseyant à côté d'un duc n'éprouve un frémissement de plaisir». Tous ces communistes qui s'asseyaient avec *Le Guépard* à la main et se permettaient des frémissements de plaisir parce qu'un duc l'avait écrit, m'agaçaient ».

Plus tard, Sciascia se retirera de la controverse, dans laquelle il avait été entraîné bien au-delà de ce qu'il souhaitait, notamment lorsque quelques critiques, après la sortie du *Consiglio d'Egitto*, qualifieront son roman d' "antigattopardo", et iront même jusqu'à prétendre que Sciascia l'aurait écrit précisément en réponse au roman de Lampedusa. Stupide, déclare Sciascia. Son intérêt pour l'histoire de la Sicile et son exploration par le roman date de bien avant la publication du *Guépard*. La seule chose exacte, dit-il, est que, dans le *Consiglio d'Egitto*, comme déjà dans le *Quarantotto*, il s'est efforcé de "défaire l'aristocratie sicilienne de ses alibis existentiels".

Plus tard encore, Sciascia écrira : « Oui, quand *Le Guépard* est sorti, j'ai ressenti un élan de rébellion devant la manière dont Tomasi di Lampedusa décrivait la Sicile, une abstraction géographique et climatique dans laquelle rien n'arrivait, rien ne pouvait changer : il la vouait à l'immobilité. Désormais, avec les années, je dois bien constater qu'il avait raison. Mais le fait qu'il avait raison ne me conduit pas à nier que les idées meuvent le monde. Cela alimente seulement un peu mon scepticisme. »

- Leonardo Sciascia, *Les oncles de Sicile*, trad. De l'italien par Mario Fusco, Gallimard, 2002.

- Giuseppe Tomasi di Lampedusa, *Le Guépard*, trad. De l'italien par Jean-Paul Manganaro, Points, 2017.

Patrick Goutefangea, administrateur au CCFI